

- J'ai envie de faire un article au sujet de la violence, pour les Opus.
- Un truc technique ou plutôt un guide de roleplay ?
- Heu... juste un truc sur la violence.
- Mais un truc ludique et détendu, n'est-ce pas ?
- Bah... sur la violence, quoi.
- Ok, mais ça parlera de Tanæphis n'est-ce pas ?
- Oh oui ! Aussi.
- Oh bordel...



DÉSIR : LA VIOLENCE (par Rafael)

La violence.

Quelle merveille.

Vous trouvez mon propos choquant ? Déplacé ?

Navré, mais je ne peux pas vous accorder ça.

Car si j'en crois la nature, l'histoire et la causalité, vous êtes dans l'erreur et nous sommes la majorité. L'immense majorité.

Parce que la violence, au fond comme sur la forme, c'est la civilisation.

Les expressions « *violence primaire* », « *violence animale* », sont des contradictions dans les termes. Il n'y a pas de violence sans civilisation. En réalité, l'histoire de la violence et celle de la civilisation se confondent. Unique et monosémique, dans le sens poétique du terme.

Reprenons au début.

La nature parfaite et pure. C'est-à-dire sans humain.

Aucune violence.

Sans rire. Aucune.

La chasse ? La mort ? Le combat ?

Bien sûr. Partout.

Au fond de chaque mare. Dans l'ombre de chaque fourré.

Dans la chaleur des plaines et le froid des montagnes.

Mais pas de violence.

Puis vient l'humain.

Aucun problème au départ.

Des groupes isolés, épars. Des familles. Des meutes.

La violence n'existe pas encore. Et même si la violence avait une volonté. Si elle voulait naître, ce serait impossible.

Un mâle taré décide de s'imposer comme chef en brutalisant ses congénères, ou de se passer de l'avis de ses femelles ? La violence. La force sans raison ni justification. C'est une anomalie mais agréable, satisfaisante... dont le coupable ne profitera qu'une journée. Aussi fort soit-il, tout le monde doit dormir, et les faibles corrigent alors l'anomalie, en silence.

Mais...

Les meutes grossissent, par malheur. L'humain est un animal social et c'est là sa malédiction. La violence qui naît parfois d'une erreur ou d'une pulsion devient gérable, efficace. La brute originelle s'entoure de lieutenants, de profiteurs. Ils veillent sur son sommeil et grappillent ses miettes.

La violence n'était qu'un hasard étrange surgissant dans un cerveau malade. Une colère de chiot s'éveillant dans un cerveau d'adulte.

Maintenant, elle a un intérêt. C'est un outil.

Mieux : c'est une possibilité viable. Un projet. Une graine.

Une motivation d'un côté, une peur de l'autre.

Les meutes deviennent des villages et les villages des royaumes. Les brutes deviennent des chefs et les chefs des rois. La violence, d'anomalie, est devenue un principe évolutif. La violence devient utile et elle devient complexe. Elle grandit, s'étoffe. Pour faire naître de plus grandes choses, de meilleurs progrès. Elle devient un artisanat, un travail d'expert. Elle engendre de plus grandes terreurs, des douleurs sans nombres.

Et ces peurs, ces peines, engendrent de nouveaux plaisirs et de nouveaux enjeux. La victime et le bourreau tirent chacun quelque-chose de la violence.

by **BADBUTA**
+ Éditions John Doe

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur BadButa.fr, et postez sur notre Discord – www.badbuta.fr/discord

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.
Relu par Frédéric Lipari.

Et la violence grandit.

Nous en sommes à l'âge des nations. Les petits royaumes de l'âge des mythes se sont effondrés, mais leur richesse, leurs cultures mêlées sont dans les veines, les esprits, les soifs de leurs descendants.

Et les mille violences faites à chaque génération sont encore dans chaque rejeton. Chaque adulte n'est que la somme de ses traumatismes d'enfant. Chaque civilisation n'est que la somme de ses progrès passés.

Chaque progrès est né de la violence. Certains sont nés par et pour la violence. Quelques-uns, plus rare, contre. Mais la violence dirige, motive, commande.

La violence est la civilisation. La définition de « l'état » lui donne l'exclusivité de la violence légitime. Ces mots mêmes sont une violence des forts sur les faibles. Des chefs sur les soumis. Vous pouvez ne pas aimer cela. Vous pouvez geindre. Vous pouvez hurler.

Mais vous ne pouvez pas me contredire.

Bienvenue dans la civilisation.

ASPECTS DE LA VIOLENCE

La violence a de nombreux visages. Le mot lui-même évoque des images. Des sons. Des sensations plus ou moins vives ou précises selon que vous ayez ou pas subi la violence véritable.

Les coups sont les premières manifestations de la violence. Des chocs, des agressions précises, ponctuelles, portés par la main, le poing, un objet quelconque ou une arme.

La main et la première étape.

L'arme, objet entièrement dévolu à la violence, la dernière.

Mais les coups ne sont qu'un outil comme la main et l'arme. Ils ne sont rien. Ne servent à rien. Ils ne sont qu'un biais pour obtenir quelque chose. Pour définir et disséquer la violence, ils ne servent à rien.

La logique voudrait qu'on examine alors les buts, les fruits de la violence. Mais c'est aussi une entreprise inutile et surtout un travail de titan. Les buts les plus évidents sont aussi les plus inutiles dans cette réflexion. Les meurtres, viols, massacres et actes de haine pure paraissent porter leurs propres significations, mais examinés en détail, ils ne sont qu'un outil dans la gestion sociale.

Le meurtre et toujours « utile ».

Il sert à l'élimination d'un rival ou à l'accaparement d'un bien.

Il sert d'exemple parfois, voire de lien social quand le meurtre est légal ou même judiciaire. Mais le meurtre simple, instinctif, n'existe pas. Évidemment, on s'opposera les meurtres d'ivrognes ou les rixes qui tournent mal. Ce sont des exceptions évidemment, mais engendrées par la civilisation même qu'a créée la violence.

La violence engendre davantage de violence. La belle découverte...

Le viol, comme d'ailleurs le meurtre de femme, est l'expression la plus pure de la violence humaine. Dès que l'homme a cru domestiquer la nature et découvre ses premières pulsions violentes – civilisatrices, il a choisi de domestiquer les bêtes.

Et dès qu'il a réussi à domestiquer les bêtes, il a voulu domestiquer la femme.

La moitié de la civilisation naissante, se retournant contre l'autre moitié, en justifiant le nouvel ordre par la nature elle-même. Par le besoin de protéger une ressource, contre l'avis de la ressource. Quel plus pur exemple de la force civilisatrice de la violence, que cette hiérarchie imposée ? Et quelques millénaires plus tard, chaque épouse battue, chaque viol, chaque inceste, repose sur cette même volonté sociale de domestiquer et de maintenir la proie à sa « juste » place. Le gynécide continue, dans la tranquillité des civilisations, sans que personne ne s'en émeuve.

Les actes de haine, racisme, xénophobie, ne sont qu'un prolongement de cette logique. Les violences basiques ne suffisent parfois pas, alors on s'invente des ennemis pour déchaîner sur eux une violence utilitaire. L'accaparement provoque les guerres de conquête, et les rivalités engendrent les conflits frontaliers. Rien de compliqué à ça, mais chaque mensonge ciselé pour motiver ces conflits reste vivant dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu. Même une fois la guerre résolue, la haine et le racisme prendront racines dans les terres arrosées de sang. Et d'autres s'en serviront bientôt.

Le meilleur exemple imaginable que je connaisse d'une violence totale, logique, structurelle, est l'esclavage. C'est une véritable merveille de civilisation, froide et acérée comme une lame. Et mieux encore : c'est la suite logique, évolutive, de toutes les violences précédentes. L'esclavage est enfant des guerres. Chaque conflit engendre des prisonniers. Chaque conquête livre des territoires à vider de ses locaux pour les accaparer. La logique serait de massacrer ses gens et d'oublier leurs existences.

Mais l'expérience est là, et avant la guerre et les royaumes, la domestication des femmes était là. Ayant appris à mettre au pas la moitié de l'humanité, l'homme n'a qu'un pas à faire pour étendre son empire sur ses ennemis. Mettre un ennemi en esclavage, c'est simplement en faire une femme de plus. Des bras, des corps, des ventres parfois, à son service. Les femmes esclaves ont l'habitude. Les hommes esclaves apprendront vite. Et si quelqu'un résiste, la violence solidifiera ce que la violence a créé.

FINESSE

Peut-on résumer la violence à un élan civilisateur ? Essentiellement, oui. Mais dans notre société moderne, penseurs et érudits s'en offusqueront souvent. La logique serait de les gifler pour leur apprendre leur place, mais faisons l'effort de chercher à éduquer, plutôt qu'à satisfaire nos instincts.

Qu'est-ce qui fait la violence moderne ? En quoi est-elle différente de celle de vos pères, au point de vous croire différents ? Je me permets de souligner que ces mêmes réponses permettront de savourer la violence en s'attachant à en tirer le meilleur, à chaque fois. Mais là encore, on m'accusera d'être un fou sanguinaire. Soit.

Moi j'appelle ça « *respect des traditions et des acquis ancestraux* ».

Chacun sa vision des choses.

Je ne reparlerai pas des aspects essentiels déjà évoqués. Rivalité ou accaparement explique les trois quarts des violences depuis la nuit des temps. C'est encore le cas aujourd'hui, et chaque guerre en est un exemple évident mais grossier.

Bien plus près de nous, un enfant battu pour paresse à l'atelier paraît une violence simple. Mais le contremaître sera aussi battu ou mis à la rue s'il ne fait pas ses quotas. Le directeur de l'usine aussi, peut-être, ou plus probablement sera-t-il mal payé. Puis le propriétaire bourgeois au-dessus attend des revenus de tout cela pour arroser de nobles protecteurs, qui espèrent des fortunes pour briller à la cour.

Rivalité ou accaparement, sous le vernis des temps, la simplicité de l'argent masquant les complexités des forces. Mais l'enfant battu ne sait rien de tout cela. Il prend simplement des coups.

Non, nous nous intéressons plutôt aux trois forces modernes derrière la violence évoluée. Car tout ce qui ne relève pas des forces essentielles s'explique sans mal par les trois évolutions de la violence naturelle : la loi, la paresse et le jeu.

La loi est l'expression de la violence légitime. Le chef, le roi, l'empereur – et aussi bien le contremaître ou l'époux – créent et entretiennent des lois pour assujettir leurs inférieurs. La loi n'est qu'un ensemble d'exigences, imposées par la menace d'une violence à venir. Chaque règlement vous paraît peut-être juste, mais il l'est d'autant plus que le bâton est gros. Aucune loi n'a jamais omis d'être suivie d'un « *Sinon...* » bien plus convaincant qu'aucune justification.

Les puissants s'en servent évidemment, mais les petits aussi, d'autant plus qu'ils peuvent en tirer un enjeu ou une position. La loi devient alors une arme, qui deviendra peut-être tradition l'intérêt ou l'apathie lui en laisse le temps. Mais au fond de chaque loi, règlement, usage et coutume, la violence s'exprime et attend. « *Sinon...* »

La paresse est une force naturelle chez l'humain, depuis son origine sans aucun doute. Dans chaque champ, chaque pâture, il y a un cossard cherchant à éviter une suee. L'humanité grandissant et s'étendant, les plus malins apprirent à en faire le moins possible et à rejeter sur les autres leur part de labeur. Et chaque tâche délaissée, chaque instant de flemme savouré, craquelle l'édifice.

Qui a déjà dû affronter les affres d'une administration de Pôle connaît la violence de la paresse. Qui a subi le racisme imbécile d'une populace apathique, sait que la paresse n'est pas seulement physique et brutale. C'est une violence nouvelle, s'exprimant par son poids, sa lenteur. La civilisation se tournant entière contre vous pour vous écraser de sa masse.

Le jeu enfin est l'expression ultime de la violence évoluée. C'est l'étape ultime, ou un fort joue avec sa proie. Aucune justification autre que le pur plaisir de faire mal. Le moment où la violence, née d'un besoin taré, érigé en artisanat soigneux, devient enfin un art. Quand le supérieur, le dominant, peut jouir de sa force pure ou de sa simple position. Quand la violence devient si raffinée qu'elle apparaît sans fard, sans qu'on puisse rien y faire.

C'est l'étape ultime, l'homme jouant avec sa proie, comme le chat avec sa souris. On parle souvent de l'homme parvenant à domestiquer le chien et le cheval, comme meilleur exemple de son génie. Mais le chat, lui, n'a pas été domestiqué.

Il est venu à vous seul. Il vous a reconnu comme des égaux dans l'art de dominer et de contraindre. Il voit votre nature profonde de prédateur et se repaît du spectacle, attendant patiemment que vous assumiez votre vérité.